Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 91 (1964)
Heft: 4

Artikel: La voix jurassienne : la Saint-Martin : [1ère partie]
Autor: L'Aidjolat
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-233563

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA SAINT-MARTIN

par l'Aidjolat

« La fête joyeuse des campagnes, la fête des réjouissances, des bombances par excellence » était encore, il y a un demi-siècle, très en vogue parmi les populations du Jura-Nord. Elle durait trois jours pleins, et on l'enterrait le dimanche suivant, au « revira ».

Au cours des années, elle a perdu beaucoup de son importance, suivant les régions. Ainsi dans la vallée de Delémont, elle n'est bientôt plus qu'un souvenir. En revanche, elle s'est maintenue en Ajoie, sinon pendant les trois jours traditionnels, du moins le dimanche, voire encore le lundi. On peut compter sur les doigts d'une main les villages restés fidèles à la coutume des trois journées.

La multiplicité des fêtes d'une part, l'organisation du travail dans les usines, les fabriques, les ateliers, d'autre part, ont fortement contribué à reléguer la Saint-Martin d'autrefois à l'arrière-plan. Les conditions actuelles de l'existence se sont transformées, et continuent à changer en une cadence accélérée, les vieilles coutumes disparaissent, les jeunes générations ont leurs besoins et leurs loisirs...

La Saint-Martin était en quelque sorte la récompense des travailleurs de la terre. Le moment était propice : granges, caves et greniers étaient remplis des produits amassés par un travail fatigant au cours de l'été. Le paysan avait le temps de prendre quelques jours de détente, de se réjouir au sein de sa famille, d'inviter à sa liesse ses parents éloignés, ses amis, ses connaissances de la ville. Ces jours de réjouissances générales peuvent se résumer en quelques mots : aimer, chanter, faire bonne chère, danser.

Aimer ! Aimer sa famille qui se retrouve au complet pour la grande occasion ; accueillir ses voisins, ses amis, ses connaissances ; aimer le cœur à cœur des réunions familiales, l'ambiance heureuse et joyeuse des repas copieux de Saint-Martin, où se retrempent les amitiés, les courages, les espérances, où se créent des liens réciproques de compréhension, de tolérance, de dévouement ; aimer son coin de terre, ceux qui l'habitent et ceux « qui ont fait le pays »...

Chanter ! Chanter sa joie, le bonheur de se trouver ensemble ; faire revivre les chansons populaires, les refrains d'amour, les vieilles romances ou gaudrioles ; chanter pour son plaisir, pour stimuler le rire, les bons mots, pour s'amuser de tout et de rien...

Faire bonne chère ! « Boire et manger sont des plaisirs permis », dit la chanson. Plaisirs bien légitimes, venant après les travaux astreignants. On a alors le loisir de rester à table longtemps pour déguster les bons plats que les ménagères savent préparer selon les traditions et les coutumes.

Dans la grande chambre de ménage, « le poiye », la table est dressée et occupée. Sur la nappe de toile de ménage bien ouvrée s'étalent les assiettes à fleurs, les bouteilles pleines d'un jus vermeil, les piles de gâteaux... Les convives commo-

dément installés, les anciens aux meilleures places, puis les jeunes et les enfants, hument les bouffées qui se dégagent de la cuisine, flattant les narines, aiguisant l'appétit.

Voici que paraissent successivement le potage préparé à l'ancienne mode, le boudin au fumet et la saveur réputée — ce boudin qui fait courir à la campagne les gourmets de la ville — les « ossailles » juteuses qui ont mijoté lentement, la choucroûte chargée de jambon, de saucisses et de lard frais, la grillade enfin, la gelée savoureuse, etc... Et les verres de s'entrechoquer... et les bouteilles de se vider... C'est le moment du dessert : le gâteau traditionnel, ce délicieux gâteau à la crème, cuit au vieux four, convoité des connaisseurs, les tartes succulentes garnies de raisins, les friandises, les fruits du verger ; et le café choisi tout exprès, arrosé d'eau de cerise ou de prune distillée au logis...

Danser ! C'est le rêve des jeunes, la nostalgie des vieux. Les « boûebes » et les « baîchattes », irrésistiblement attirés par la musique, la grande charmeuse, se rendent vers l'auberge secouée du bruit des danses, des appels, des chansons. Partout la gaîté ! Le peuple rit largement, son bonheur s'étale sans retenue.

« L'orchestre se déchaîne et met tout le monde en branle. C'est un enlèvement de bras enlacés, un fouillis de têtes dodelinantes qui se trémoussent sur place au souffle rythmé des accords », a écrit un observateur attentif. N'est-ce pas en dansant que le galant risque son premier aveu ? Que d'amours cachées qui se dévoilent aux yeux de tous ! Les vieillards regardent en souriant ces ébats auxquels, naguère, ils prirent part avec une juvénile ardeur...

Durant de longues heures, avec un intermède pour le souper, les jeunes battent le plancher des salles de danse, jusque tard dans la nuit.

Il y a loin des divertissements de nos Saint-Martin d'aujourd'hui aux tableaux rustiques d'autrefois ! La simplicité des mœurs a disparu, ou à peu près. La vieille grange improvisée a cédé le pas à la salle de danse parquetée, lustrée, étincelante, ruisselante de lumière. Le « dyïndyaire » (joueur de violon, ménétrier), ou bien l'accordéoniste, ou bien un ensemble de cuivres ont cédé leur place aux orchestres à la mode à 3, 5, 7 musiciens pourvus de tous les instruments et accessoires à vent, à cordes et à percussion. Les danses que nous avons connues sont peu à peu chassées, ou presque, par les nouveautés à la mode. Ainsi va le temps... Chaque génération a ses danses. C. Hornstein écrivait en 1924 : « Au lieu des rythmes d'aujourd'hui (schottisch, valse, polka, mazurka), c'était « la contredanse », avec ses pointes et ses entrechats, qui rappelait la danse de cour et le parfum de grâce et d'élégance des derniers siècles ; c'était « l'ajoulote » qui s'exécutait encore en 1786. Elle était d'un caractère gai et champêtre et se composait d'un rang de danseurs entremêlés de danseuses... C'était aussi des rondes en plein air que les jeunes gens et les jeunes filles, sans distinction d'âge, exécutaient entre eux, sous le tilleul séculaire, en chantant des paroles appropriées à la cadence. »

Voir « Suite » pages jurassiennes, 18-19.

Po to ço que vos â nécessaire
ai n'y é qu'enne boènne aidrasse :

GRANDS MAGASINS Gonset SA.

Delémont Téléphone (066) 2 14 96